

TEXTE SARAH BURKHALTER

MOUVEMENT CONTINU

Zaha Hadid s'apprête à publier chez Taschen le corpus de trente ans de carrière. Une façon de prendre le pouls de son travail d'architecte et de designer, via sa dernière lampe, dévoilée à Milan. Veines dominantes.

Genesy (01), c'est le prénom mi-biblique, mi-science fiction du nouveau luminaire de Zaha Hadid, révélé au dernier Salon du Meuble de Milan. Son côté genèse, on le note dans ses courbes à la Hector Guimard (l'architecte Art nouveau responsable des bouches de métro parisiennes) qui surgissent du sol comme un magma. Sa touche extraterrestre, on la perçoit dans l'interrupteur tactile, à effleurer à même la colonne. Pour Artemide, l'architecte et designer irako-londonienne a créé une tige noire qui fait lumière – un paradoxe parmi d'autres qui nourrissent son œuvre, aux formes d'abord fractales, puis devenues terriblement sinueuses aujourd'hui.

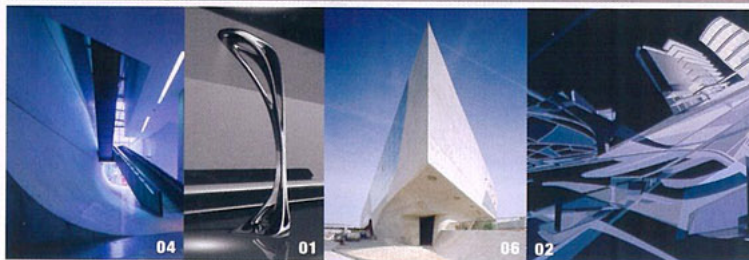
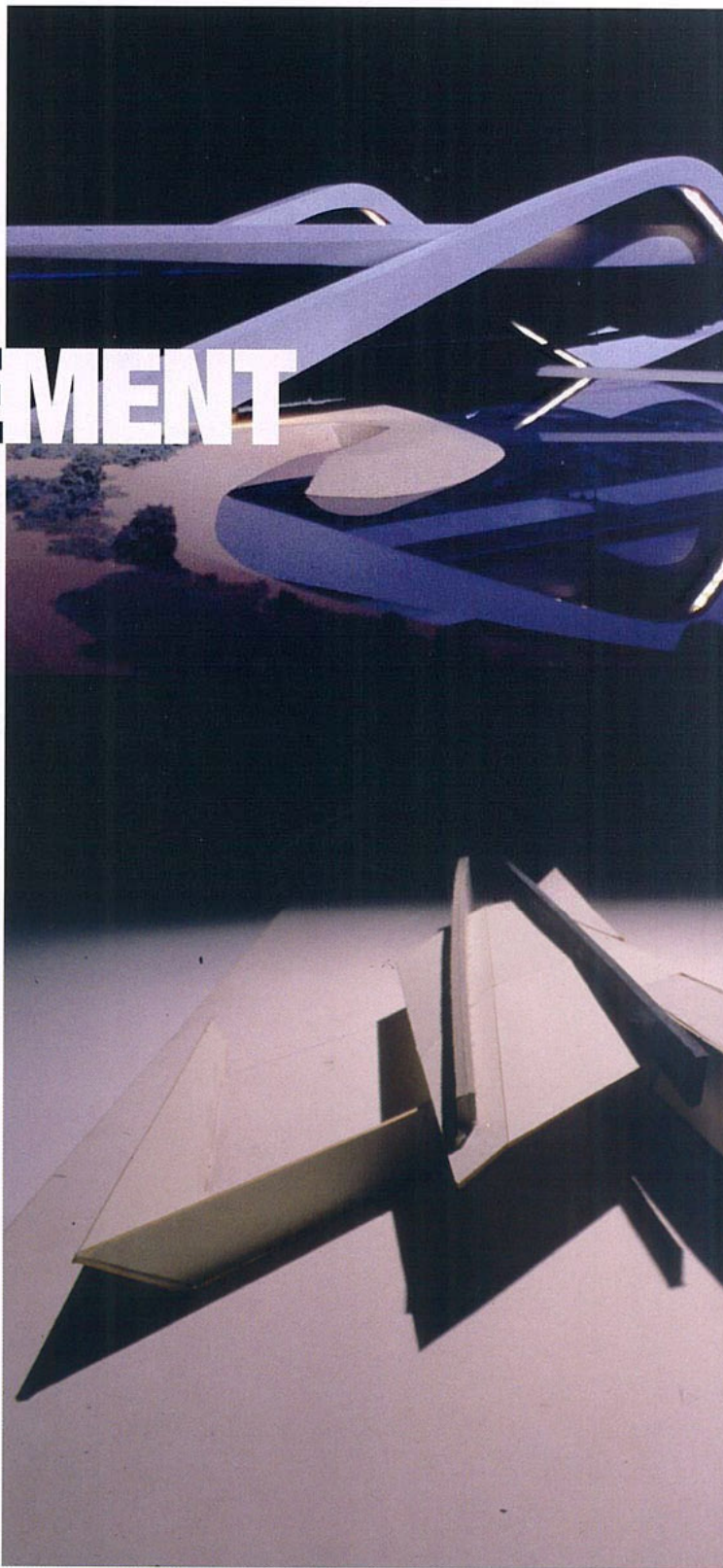
NERVURES VERTÉBRÉES

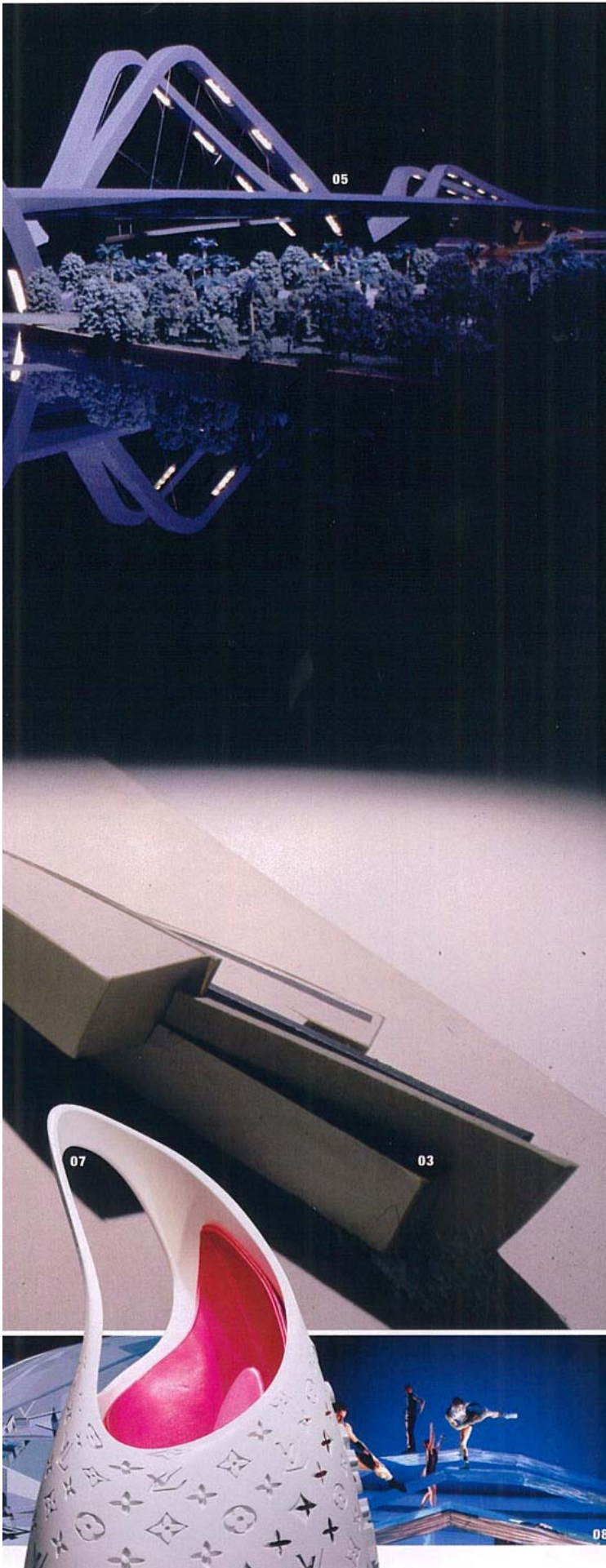
Dans un entretien récent avec le *Wunderkurator* suisse Hans Ulrich Obrist, Zaha Hadid avoue rechercher désormais plus de fluidité dans ses espaces, à l'inverse des environnements fragmentés qu'elle dessinait dans les années 1980 – ces sortes d'échardes de bâtiments (projet The Peak, Hong Kong, 1983). L'avant-garde russe, et suprématiste en particulier, lui servait de réservoir formel, mais conceptuel aussi, puisque les œuvres picturales de ces courants étaient conçues d'un point de vue éminemment architectural. D'où une production de plans peints sur fond noir (02), comme des explosions de façades, toits, parapets, passés au rayon X et suspendus dans un univers balayé par un grand angle. Zaha Hadid se fiche des sages élévations. Elle voit les structures comme on les approche, se tordant et s'étirant devant nos yeux à chaque pas. Ainsi, la caserne de pompiers du Musée Vitra (03) (premier projet construit, Weil am Rhein, 1994).

Des plans éclatés et des angles agressifs s'est dégagé un intérêt pour la ligne. Ou pour tout ce qui rassemble les pièces détachées – sections, intersections, et autres. C'est selon cette idée de croisement fécond des arts que s'est construit le Walker Arts Center (04) (Cincinnati, 2003). Le visiteur est invité à parcourir l'espace en suivant un "tapis urbain" qui relie le trottoir au foyer, et qui ondule de galerie en galerie, de zone peinture à zone théâtre. « Comme une colonne vertébrale », dira l'architecte.

STYLE CALLIGRAPHIQUE

Zaha Hadid a donc un faible pour les lignes qui se croisent. Née à Bagdad, formée à Londres, partenaire à ses débuts du Néerlandais Rem Koolhaas, et demandée autant à Dubaï qu'à Taichung, elle a





JACQUES AMYOT
 « PURGER, RESOULDRÉ ET CONSUMER TOUTES LES
 MAUVAISES HUMEURS D'UN CORPS GASTÉ. »

développé ce que certains appellent un style calligraphique. Plusieurs critiques devinent un graphe arabe dans le pont Sheikh Zayed (05) (Emirats arabes unis, 1997) ou dans le plan serpentin du MAXXI, le musée d'art contemporain à Rome (Museo del Arte del XXI^e secolo, en cours). L'institution, qui est aussi un pôle national de recherches dédié à l'architecture, superpose allées et couloirs, visant un maximum d'interférences entre les médias. Une résille interne se joue de l'allure bunker du lieu.

Drones, dunes, cours d'eau – les constructions de la première femme lauréate du Pritzker Prize (2004) semblent pour la plupart soit atterrir, soit jaillir spontanément du sol (Musée de la science Phaeno (06), Wolfsburg, 2005; Opéra, Dubai, 2008 – encore en projet). Des formes *sui generis*, autogénératrices, que l'on reconnaît de plus en plus... jusque dans les salomés en plastique biodégradable Melissa (lancées à Milan cette année aussi), la robinetterie Triflow (2009) et le Icone Bag revisité pour Louis Vuitton (07) (2006).

POULS CHORÉGRAPHIQUE

La chose vivante, foncièrement dynamique, c'est donc l'une des fascinations de Zaha Hadid. Comme nombre de ses contemporains, elle revendique l'héritage de Le Corbusier, d'Oscar Niemeyer et de Frank Lloyd Wright, lorsqu'elle imagine des rampes partout, et résume son obsession du mouvement continu dans la formule "*Spaziergangwissenschaft*" ("science de la promenade"). Qu'elle se soit ainsi associée à divers chorégraphes n'étonnera pas. Après un projet, en 1989 déjà, avec la danseuse et chorégraphe Rosemary Butcher (d. 1., Royal Festival Hall, Londres), elle a créé le décor et participé à la scénographie de *Metapolis* (08), opus du Belge Frédéric Flamand (Charleroi, 2000). La ville et le corps s'y déforment mutuellement, suggérant un ensemble hybride, où l'une fourmille de danseurs, tandis que l'autre devient plan pur sous les projections de vues métropolitaines.

Auteure de scènes escamotables et de galeries nomades (Pet Shop Boys, tournée 1999; Pavillon Chanel, 2008), Zaha Hadid conçoit son œuvre en tant que créatrice d'événements avant tout. Et ses *morphings*, parfois spectaculaires à l'excès, ne dissimulent pas pour autant sa puissante intuition: que le stable, même en architecture, reste toujours à déjouer. **FIN**

Zaha Hadid – *CŒuvre complète 1979-2009*, Philippe Jodidio, Taschen, 2009, 500 pages.
 Zaha Hadid – *The Conversation Series*, Hans Ulrich Obrist, Walther König, 2007, 136 pages. www.zaha-hadid.com.